

je faisais de bonnes résolutions, je voulais être douce, bonne, aimer d'une sincère charité et les enfants que j'élève et les parents qui me reçoivent sous leur toit, et voilà que ce soir, exaltée par une série de petits mécontentements, mon amour-propre se révolte et remplit mon cœur d'amertume et de fiel ! Pauvre nature humaine ! Voyons, calmons-nous et réfléchissons...

Je me suis fait une règle de conduite que je m'efforcerai de suivre. Aux enfants, toutes mes forces, tout ce que je puis avoir d'intelligence et de talents ; pour leur être utile, je ne dois reculer devant aucune fatigue, aucune répugnance, je dois les servir enfin comme le ferait leur mère, c'est tout dire ! Quant aux services matériels qu'on réclame parfois de ma complaisance, et qui sont du ressort de la femme de chambre plutôt que de celui de l'institutrice, il me semble que, par dignité, et pour honorer mon humble profession, je puis les refuser en employant pour le refus des formes douces et respectueuses. Voilà ce que je ferai dorénavant.

Paris, février 18...

J'ai mené hier mes élèves chez une de leurs jeunes amies, Gabrielle Forteaull, qu'elles affectionnent tout particulièrement. Il y avait nombreuse réunion. Leus mamans, les institutrices, parmi les qu'elles se trouvait mademoiselle Clémentine, se sont assises dans un petit salon, autour de la lampe, et, tout en travaillant, nous surveillions, dans le salon voisin, les ébats de cette belle jeunesse qui jouait aux petits jeux et s'amusait de tout son cœur. Les plus grandes de ces petites filles s'essayaient à des jeux d'esprit ; on devinait des énigmes, on jouait au *mot placé*, aux *homonymes*. Les plus jeunes s'amusait plus naïvement et aussi plus bruyamment ; elles avaient tendu un drap blanc au fond du salon, et Gabrielle avait donné une représentation de sa belle lanterne magique ; fatiguées de voir passer *Geneviève de Brabant* et *la Belle au Bois dormant*, elles faisaient une partie de colin-maillard à l'ombre, et nous voyions au loin apparaître, sur le mur illuminé les plus grotesques figures, diable corné, vieilles femmes courbées et coiffées de cornettes extravagantes, nouveaux Ésope portant un faix d'oreil-

lers sur leurs épaules ; les cris, les rires des enfants saluaient ces apparitions, et bientôt un nom proclamé annonçait qu'on avait reconnu l'artifice sous ses déguisements. D'autres jeux succédèrent à ceux-là. Tout à coup un silence se fit, et Gabrielle, tout effarée, entra dans le salon ; elle courut vers sa mère en s'écriant : « Oh ! maman, votre belle tasse de Sèvres est cassée ! — Mon Dieu que j'en suis fâchée ! » ne put s'empêcher de dire madame Forteaull, en regardant les débris que sa fille avait posés sur la table.

C'était une forte belle tasse, en effet, et bien précieuse. Sur un fond blanc on voyait le portrait de la reine Marie-Antoinette, entourée de fleurons où le lis dominait : un col de cygne d'une élégance exquise en formait l'anse, cassée, hélas ! en deux morceaux. On assurait que cette tasse avait appartenu à madame Élisabeth ; elle faisait partie d'un déjeuner qu'on avait peint pour elle à Sèvres.

« Comment cela est-il arrivé, s'écria une des dames. — J'avais bien défendu cependant aux enfants de pénétrer dans ma chambre à coucher, dit madame Forteaull d'un ton de regret. Est-ce toi, Gabrielle, qui as désobéi ? — Non maman, je t'assure. Je suis restée avec ces demoiselles dans le grand salon, et c'est Sarah, la bonne anglaise, qui a trouvé ta belle tasse en morceau. — C'est Lucie qui a fait cela ! » dirent plusieurs voix méchantes de petites filles en désignant une enfant de neuf ans, chétive et pâle, qui se tenait à l'écart. Je reconnus l'élève de mademoiselle Clémentine.

Se trouvant le centre de tous les regards, cette enfant devint rouge comme le feu, et babultia quelques mots qui semblaient une dénégation. « Est-ce toi, ma petite, qui as fait ce dégât ? Avoue-le sans crainte, dit madame Forteaull d'une voix calme ; mais sous laquelle ou devinait de l'agitation. — Non... non... Madame ! je vous assure ! — Mais on t'a trouvée dans la chambre à coucher, devant la cheminée, et la tasse était à tes pieds ! s'écrièrent les jeunes filles, y compris Berthe. — J'étais entrée là pour jouer seule avec ma poupée, répondit Lucie en montrant une petite poupée usée, sans cheveux et sans bas, qu'elle serrait sur sa poitrine. — Vous mentez, Mademoiselle ! je vous reconnais là, dit